

ment de soldats en échange de mes Guatos, qui ne voulaient pas aller plus loin, et je remontai la rivière de Mondego pour explorer la région qui s'étend entre le Brésil et le Paraguay. Cette rivière est étroite; de magnifiques forêts couvrent ses bords, des arbres gigantesques y sont en grand nombre, entremêlés de cannes de quarante à cinquante pieds de haut (*taquarra assa*). Une nuit, par un orage épouvantable, l'on vint nous prévenir qu'un soldat avait été mordu par un serpent veneneux; l'effet du venin avait été tellement instantané, que le malheureux n'avait pu articuler une seule parole, et que ses camarades ne s'aperçurent de son accident qu'en le voyant immobile et s'appuyant contre un arbre; il était en proie à d'affreuses douleurs; le docteur Weddel s'empressa de cautériser la plaie avec un fer rouge, et peu de jours après l'homme était guéri. Le cours de la rivière est extrêmement tortueux, et nous n'arrivâmes que le 27 au petit établissement de Taramas, auquel nous fîmes une excursion. Ce village renferme environ trois mille indiens, dont la plupart n'étaient venus s'y établir que depuis un mois; jusque-là ils avaient vécu en nomades dans le Grand-Chaco. Leur apparence et leurs mœurs sont les mêmes que celles des Guaycurus; mais à leur méfiance et à leur aspect sauvage, l'on pouvait voir combien ils étaient encore peu habitués au contact des blancs. A notre approche, les enfans s'enfuirent et les chiens aboyèrent avec force. Ce peuple croit à l'immortalité de l'âme et suppose que les esprits apparaissent souvent à la famille du défunt; ils disent que Dieu est placé derrière le soleil et n'a d'autre occupation que de le faire mouvoir, aussi ne le prient-ils jamais; ils ont des sorciers qui exercent la médecine, mais si un malade meurt entre leurs mains le docteur devient presque toujours victime de la vengeance de la famille.

Remontant le Paraguay, nous passâmes le 28 mars, devant les deux embouchures du San-Lorenzo, en les laissant à notre droite. Le lendemain, nous ne partîmes qu'à une heure, ayant fait une observation de latitude. Le Paraguay devint bientôt d'une largeur excessive, et son lit était rempli d'îles, qui, dans cette saison, étaient recouvertes par les eaux, qui ne laissent à découvert que le sommet des arbres. Après quatre heures de navigation, nous nous aperçûmes que nous étions dans une baie sans issue, qui nous conduisit jusqu'aux pieds des monts Dorados; nous fûmes alors obligés de revenir à notre camp de la veille; où nous n'arrivâmes qu'au milieu de la nuit. Voyant qu'il était impossible de trouver sans guide le cours du fleuve, perdu au milieu d'un archipel d'îles et de bras divers, je fis sonner du cor et tirer des coups de fusil, espérant attirer par ces moyens quelques familles de Guatos; mais, voyant leur inutilité, je fis partir à minuit un canot à la recherche de ces Indiens, sous la direction d'un sous-officier.

Effectivement, le lendemain 30, nous vîmes revenir au point du jour notre embarcation accompagnée de deux pirogues contenant chacune un homme, des femmes et des enfans: cette fois, grâce à nos guides indiens, nous trouvâmes le cours principal de la rivière qui serpente au pied des montagnes; sortis de l'archipel d'îles et de canaux, nous le trouvâmes assez étroit, mais très profond et d'une grande limpidité; les bords bien qu'inondés, étaient revêtus d'une belle végétation. Ce fut avec peine que nous découvrîmes, le soir, un endroit sec pour y passer la nuit, ce que nous fîmes sous un magnifique figuier; les deux familles indiennes campèrent, séparées l'une de l'autre, et ne tardèrent pas à s'endormir, étendues sur de belles peaux de tigre.

Le 1er. avril, au point du jour, nous nous vîmes entourés par un grand nombre de canots d'Indiens Guatos: les femmes formaient la grande majorité des personnes qui les montaient. Nous y campâmes, la nuit, près de l'entrée du grand lac de la Gaïva.

Le 2, de grand matin, nous reprîmes notre navigation. Nous laissâmes le Paraguay à notre droite et nous débouchâmes dans le lac. La Gaïva est une véritable baie: elle s'étend entre les hautes montagnes formées d'énormes roches couvertes de forêts épaisses, dans lesquelles on voit beaucoup de cactus. Pendant que nous longions sur la rive, un jeune tigre se leva près des canots et s'enfuit en hurlant. Le lac est à son entrée un long boyau d'environ un quart de lieue de large, et derrière les palmiers qui bordent ses rives s'élèvent de toutes part de hautes montagnes: les bords sont de tous côtés, garnis de plages de sable blanc. Vers le fond, la baie s'élargit beaucoup; sa direction générale est vers le sud-ouest; sa longueur est d'environ deux lieues, et elle a, en certains endroits, environ trois quarts de lieue de large; vers le milieu, elle est très profonde; sur ses bords, les eaux sont vertes, ce qui me semble dû à des matières végétales.

Les Indiens Guatos me dirent avoir vu une ou deux fois dans cette région des étrangers avec lesquels ils n'osèrent pas entrer en rela-

tion; ce sont probablement des Chiquitos de la Bolivie. Vers les quatre heures de l'après-midi, après avoir fait le tour du lac, nous en sortîmes par un bras qui, ainsi que nous l'apprirent les sauvages, communique avec l'Uberava. Pendant la nuit, nous entendîmes continuellement autour de nous les hurlemens des tigres.

Le 3, nous partîmes de bonne heure; le lit de la rivière inconnue dans laquelle nous nous étions engagés est entièrement encombré d'herbes aquatiques, au milieu desquelles les canots n'avançaient qu'avec peine. Toute la journée nous naviguâmes dans la rivière, qui a un léger courant. A notre droite s'étendait une chaîne de montagnes, derrière laquelle doit couir le Paraguay; dans quelques endroits, la rivière, qui forme plusieurs baies considérables, a plus d'une demi-lieue de large; cette communication, qui a environ six lieues de long, peut acquérir un jour une grande importance militaire. Des solitudes sont habitées par quelques familles isolées des Guatos. Cette rivière n'était pas connue des géographes; je propose de lui donner le nom de Rio-Pedro, en l'honneur de S. M. impériale. Cette région paraît malsaine, car plusieurs de nos hommes y eurent des accès de fièvre.

Le soir, nous débouchâmes tout-à-coup dans le grand lac d'Uberava, et rien ne peut rendre la magnificence du pays qui se déroula devant nous. La riche végétation qui couvrait les bords inondés de la rivière cessa tout-à-coup, et une vaste mer sans limites, comme l'Océan, se présenta à nos regards; une île étendue se déployait en face de nous; mais derrière elle rien, rien que l'horizon du lac se détachant sur le bleu pur du ciel.

Malgré mes menaces et mes sollicitations, les Indiens refusèrent de nous guider sur l'Uberava qui, me dirent-ils, n'avait pas de fond; l'un d'entre eux y avait navigué pendant trois jours dans une pirogue sans en apercevoir l'extrémité, ce qui lui suppose au moins de vingt-cinq à trente lieues de profondeur. La direction de cette grande masse d'eau douce est en plein vers l'ouest; les Indiens qui la redoutent beaucoup à cause des affreuses tempêtes qui l'agitent souvent lui donnent le nom de Torque-Baco. Désolés de ne pouvoir continuer nos explorations, nous cherchâmes vers l'entrée de la nuit à retourner à la rivière de Paraguay, ce que nous fîmes en nous engageant dans un canal tortueux rempli d'îles et de baies. Cette étroite passe est dans beaucoup d'endroits obstruée par les plantes aquatiques; ce ne fut que le lendemain matin que nous remontâmes ensuite jusqu'à Villa-Maria, où nous arrivâmes le 19.

Nous eûmes beaucoup à souffrir pendant ce voyage. Comme les eaux du fleuve, très hautes alors, couvraient les deux rives à une assez grande étendue, nous passions souvent plusieurs jours sans trouver un point sec pour y faire cuire nos alimens; les premiers voyageurs qui pénétrèrent dans cette région, y étant parvenus dans les mêmes circonstances, lui donnèrent le nom de Marais de Xarayes, sous lequel on la trouve indiquée sur les anciennes cartes. Deux jours avant d'arriver à Villa-Maria, nous avons passé devant la bouche du Rio-Jauru, où se trouve la pyramide élevée par les commissaires portugais et espagnols pour indiquer les limites des deux grandes monarchies qui s'étaient partagé l'Amérique du Sud.

Il m'est impossible d'exprimer combien nous eûmes, pendant tout le cours de ce voyage, à souffrir des moustiques; des millions de ces venimeux insectes couvraient tout notre corps, faisaient pénétrer leur trompe à travers nos vêtemens et ne nous laissaient point un instant de repos, ni de jour ni de nuit; il y a eu des instans où j'ai cru que j'en deviendrais fou: il était impossible de manger. Nos hommes ayant remarqué que le nuage que ces terribles insectes forment au-dessus de la rivière ne s'élevait pas à une grande hauteur, montaient sur les arbres dès que nous touchions au rivage.

A Villa-Maria, nous trouvâmes notre caravane de mules et de chevaux qui nous y attendait avec une escorte de cavalerie, et après avoir passé quelques jours dans ce village employé à en déterminer la position géographique, nous entrâmes dans des déserts habités par les sauvages Bororos, que nous traversâmes heureusement pour arriver à la ville empestée de Motto-Grosso.

Notre navigation sur le Paraguay nous assure que, depuis l'embouchure de Jauru jusqu'au fort Bourbon, ce fleuve ne reçoit aucune rivière venant de l'ouest et que les efforts que fait le gouvernement bolivien pour chercher de ce côté à établir une navigation, seront en conséquence sans résultat; les meilleures cartes telles que celles d'Arrowsmith et de Brué, n'indiquent pas moins de quatre et de cinq rivières imaginaires dans cette région.

Telle est, Monsieur le ministre, la relation abrégée de cette excursion, qui en trois mois, nous fit explorer les grands lacs d'Uberava et de Gaïva, qui, ainsi que la région de Xarayes n'avaient pas encore, à ma connaissance, été visités par les Européens.